

Doubles visions

Mark Igloliorte et Juan Ortiz Apuy, deux artistes en émergence, présentent leurs premiers solos à Montréal

TWO WAYS OF SEEING

Mark Igloliorte
Galerie Donald Browne,
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
suite 528
Jusqu'au 5 mars

LE MANUEL DU COMBATTANT LIBRE

Juan Ortiz Apuy
Galerie Push,
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 425
Jusqu'au 27 février

JÉRÔME DELGADO

Question observation et emprise sur le spectateur, certains artistes sont maîtres. Les meilleurs nous clouent devant leurs œuvres et nous imposent des rapports d'intimité avec elles. C'est le cas de deux expos en cours dans deux galeries du Belgo presque voisines. L'une explore le potentiel mimétique de la peinture et multiplie les détails. L'autre accentue ce côté événementiel, unique, que peut devenir la rencontre avec l'art. Autant dans l'une comme dans l'autre, les artistes donnent à leur travail une dimension sociale. La capacité de voir et d'interpréter, de vivre une réalité.

Le principe du diptyque

Avec les tableautins de l'exposition *Two Ways of Seeing*, sa première à la galerie Donald Browne, Mark Igloliorte nous invite à ne pas nous cantonner derrière une seule vision. Il s'appuie pour cela sur le principe du diptyque. Chacune des huit paires exposées représente le même lieu, le même coin de son atelier. Ce sont deux manières de voir, comme le dit le titre de la série: parfois l'angle varie un peu, parfois le cadre, un petit zoom là, un détail de plus ici... Les séquences ont quelque chose de cinématographique, comme lors de longs plans sur un sujet qui incitent à l'observation minutieuse.

Au lieu de la progression narrative, Igloliorte extirpe de la répétition le caractère subjectif du regard. Chaque petit pan peint est unique, comme chaque œil qui s'y attarde et qui le lit à sa manière. Dans ses notes de travail, le jeune peintre originaire du Labrador se montre redoutable de la vision de l'Allemand Gerhard Richter pour qui voir est l'acte décisif, acte qui place à égalité le créateur et le spectateur. «*La peinture, écrit Mark Igloliorte, est une expérience visuelle qui se partage.*»

C'est sur ce principe du partage qu'Igloliorte travaille, lui qui demeure proche de sa communauté et sensible à ses drames — le Labrador connaîtrait un très haut taux de suicide, en particulier chez les jeunes. Sa pratique du diptyque, entamée par une mosaïque d'œuvres sur pages d'annuaire téléphonique exposée dans l'arrière-boutique de la galerie, découle du besoin d'aider ses concitoyens. Il n'y a pas qu'une façon de voir la vie, semble-t-il dire ces doubles représentations du banal quotidien (des étagères, un tapis roulé, un livre d'images, le pied d'un meuble...).

La plupart d'entre nous ont découvert Mark Igloliorte à la fin de 2009, lors de l'exposition *L'Étincelle du phénix. Jeune peinture canadienne*, montée par Robert Enright pour la galerie Simon Blais.

Le futur diplômé de l'Université Concordia (il vient de compléter sa maîtrise) exposait de grands tableaux, quasi monochromes, tirés de photographies de paysages du Labrador. Richter n'était pas loin. *Two Ways of Seeing* surgit dès lors, et à plusieurs égards, en rupture avec ce premier corpus.

Peints par petits coups, dans l'urgence de les exécuter, les tableautins se situent à mi-chemin des genres, entre abstraction et souci pour l'objet peint. Par leur format et l'approche presque documentaire, ils font penser au travail de Michael Merrill. On n'est pas dans l'hyperréalisme, mais le principe du mimétisme est palpable. Et avec ces (fausses) copies conformes, Mark Igloliorte pousse l'audace plus loin en jouant sur la notion d'œuvre unique si chère à la peinture. Un moule et ses multiples, un négatif et ses tirages, la sculpture et la photo sont évoqués. D'ailleurs, en 2005, la sculptrice

Valérie Blass avait joué sur ces apparences entre la première version et sa suite (l'expo *Presque ça*, galerie B-312).

Manipulation

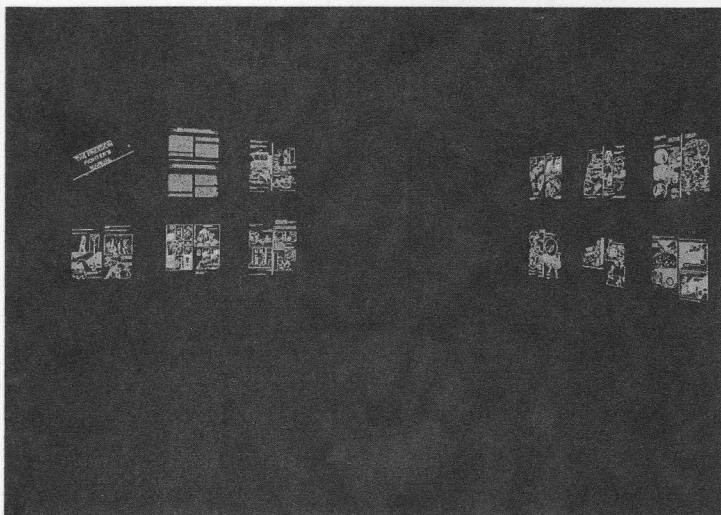
Voir est une question d'observation. Et de patience. Avec l'expo *Le Manuel du combattant libre* à la galerie Push, Juan Ortiz Apuy impose aux visiteurs une certaine discipline.

Il faut rester immobile pour pouvoir observer les œuvres, des reproductions des pages d'un manuel illustré. Le dispositif d'éclairage s'active en effet dès qu'il détecte un mouvement. Et comme ces pages sont dotées de teintes fluorescentes, elles ne sont lisibles que dans le noir.

L'astuce mise en place par ce jeune artiste d'origine costaricaine établi à Halifax (après des études, lui aussi, à Concordia) pourrait être plus fastidieuse qu'autre chose. Sauf que le propos et le matériel à la base de l'expo (un manuel de la CIA adressé aux Nicaraguayens à l'époque de la révolution sandiniste) l'excusent. Dans ce jeu d'apparition et de disparition, de lumière et de pénombre, voire de camouflage et de révélation, il est question de manipulation. Le texte de la CIA parle de «*techniques subtiles de sabotage*», très simples à appliquer — et qui peuvent faire rire aujourd'hui (de fausses alertes d'incendie, par exemple).

Le travail repose sur un habile renversement des symboles et des mots. L'ensemble n'est lisible que dans le noir, comme un document secret, mais il a besoin de la complicité de chacun des visiteurs. Tout dépend de la bonne entente de la collectivité, du succès de l'acceptation de l'autre. Les attitudes individualistes mènent à l'échec.

Collaborateur du Devoir



SOURCE GALERIE PUSH

Vue générale de l'exposition *Le Manuel du combattant libre*

Notre 25^e saison avec vous!

13 mars

LANCEMENT de la saison